

Au pays des mille et unes nuits

Quatre mois que nous correspondons. Nous nous sommes rencontrés sur un site de « chat » où je m'étais inscrite tandis que ma jambe cassée me bloquait à la maison et que le temps me semblait long. Toi, tu étais un habitué. Tu m'as expliqué que le contact avec les femmes était difficile sous la loi islamique de ton pays et que tu souhaitais mieux nous comprendre à travers ce dialogue virtuel.

L'avantage de la virtualité - éloignement, anonymat (nous n'avons échangé que nos prénoms, France et Mehdi) – c'est qu'elle permet d'aller à l'essentiel, d'échanger derrière ces écrans des mots intimes qu'il nous aurait fallu des années de tête à tête pour oser. Très vite, j'ai tout su de toi. Le décès de ta femme, ton célibat, les enfants confiés au matriarcat, le travail à la banque, les rares sorties au bistrot, autour du thé à la menthe. Une solitude existentielle entourée d'un grand brouhaha dénué de sens et d'échange. Je t'ai confié mon parcours de femme qui n'a pas trouvé son prince charmant mais croisé beaucoup de messagers qui semblaient l'annoncer. Une vie qualifiée de dissolue par d'aucuns, très vide de cette qualité humaine que l'on appelle « partage ».

Tu es resté de plus en plus souvent au travail, arguant de dossiers à finir, afin de me retrouver. Moi, j'allumais systématiquement mon ordinateur vers 18h et nous nous racontions nos journées, mais surtout nos rêves, nos espoirs, nos projets. Nous avons beaucoup parlé de nos pays respectifs. J'aimais te décrire mes forêts et tu me faisais visiter tes oasis. Nous parlions chevaux aussi, des ces arabes si beaux et si endurants et de mes demi-sangs géants qui sautent des montagnes. Nous avons tissé des liens à travers cette passion commune, des envies de voyage, de rencontre bientôt.

Ma jambe s'est remise, j'ai recommencé à monter et aussi à travailler. Mais j'ai organisé mes journées pour te consacrer quotidiennement une heure de clavier et d'écran. Nous avons volontairement renoncé à la caméra, pour continuer à explorer l'autre sans s'achopper à une image. Nous nous sommes avoués une certaine attirance, nous avons imaginé que nos corps, peut-être pourraient se sentir aussi proches que nos esprits.

Depuis une semaine, j'étais sans nouvelles et je commençais à m'inquiéter. Non, nous n'étions pas dans une de ces pseudos relations où l'on craint toujours d'avoir vexé l'autre, non, ce n'était pas ça. Tu devais avoir eu un accident, ou un malheur était arrivé à l'un des tiens... Je regrettais de ne pas être à tes côtés, de ne pas pouvoir te soulager, t'aider, je t'en voulais un peu de ne pas m'informer... Tous les soirs encore, je lançais la connexion, en vain. Je ne cherchais pas d'autre dialogue. Je tournais dans l'appartement, pour m'occuper, et je revenais toutes les cinq minutes vérifier que la petite icône signalant ta présence ne s'était pas activée. Mais non... Jusqu'à ce soir. Ce soir où enfin, toute étonnée, je découvre que tu m'attends.

Prudemment, j'ose un « tu m'as manqué » en espérant que tu vas m'expliquer ce silence. A la description catastrophée de tes malheurs se substituent les propos enjoués d'un homme heureux et je me vexe presque de ne pas devoir ton absence à quelque grande catastrophe. Mais très vite, je regrette ma mauvaise pensée : tu n'es pas resté au bureau parce que tu me préparais une surprise. Tu as obtenu un billet d'avion, sans donner mon nom – que tu ne connais pas : je compléterai par Internet - qui me permettra de venir...

dans six jours te rencontrer. Tu es tellement impatient ! Est-ce que je pourrai prendre congé, te rejoindre ?

La démarche me sidère mais ton enthousiasme est communicatif. Je vais m'arranger. J'ai encore quelques jours de vacances en suspens, j'annoncerai demain que j'ai un besoin urgent de détente. Oui, bien sûr, évidemment, moi aussi, je me réjouis... Trois jours d'évasion. Et je suis si pressée que tout à coup, j'écourte notre conversation pour déjà m'organiser.

Les jours s'envolent. Je prépare mes bagages, j'annule mes rendez-vous, je programme la garde du chat et je fantasme. Quel homme vais-je voir ? Et puis non, je ne veux pas t'imaginer, pas être déçue. Je me suis décrite, tu me reconnaîtras, tu sauras me retrouver !

Je suis dans l'avion, déjà, nous atterrissons, je présente mes papiers, je passe la douane, rien à déclarer, juste une folle impatience de femme qui espère, comme une petite fille, le grand amour. Et je suis là, un peu défaite par le voyage, la voiture, le train, l'attente, l'avion. Je n'ai pas dû attendre les bagages et je sors parmi les premiers voyageurs. Tirant ma petite valise à roulettes, j'arrive dans la foule. Comme dans tous les halls d'attente, les panneaux annoncent que M. Dupont est attendu, que l'agence de voyage Tourismetur est représentée par ce Monsieur qui brandit la pancarte flamboyante avec un sourire avenant. Il y a aussi des cartons, avec des inscriptions dans une langue que je ne connais pas... Je fouille l'assemblée du regard lorsque je perçois une présence derrière moi, un souffle dans mon cou : « Ne te retourne pas, je ne veux pas que tu me voies ... C'est moi, Mehdi, nous allons jusqu'à la voiture. Souviens-toi ! Ne te retourne pas ! Avance tout droit, laisse-moi ta valise et marche devant. Ma voiture, une ford noire, est parquée juste en face de la porte coulissante! »

Décidément, quel homme ! Et quelle idée ! J'avance. Mon bagage fait un drôle de bruit en roulant : je sais que tu me suis, tout près. Je vois la voiture, tu m'ouvres la porte et tandis que je me baisse, tu fais un geste... « Attends, discrètement... » Et tu passes une paire de lunettes sur mes yeux, un véritable masque. Je suis aveuglée, tu me pousses délicatement sur le siège, je m'assois, tu refermes la portière. Je t'entends ouvrir et claquer le coffre, entrer à côté de moi, démarrer.

La circulation est dense. Il y a une foule de bruits inconnus. Pas seulement ceux des voitures, je baigne dans un brouhaha indescriptible. Des voix, des klaxons, des cris, j'entends braire un âne, crisser des pneus, un marchand ambulant vante sa marchandise... Le dépaysement est total, qui s'ajoute à la chaleur étouffante qui m'a saisie au sortir de l'aéroport, lorsque nous avons quitté la zone climatisée. Je suis dans un four, je peine à respirer... et surtout, je suis complètement dépassée par ce qui m'arrive. Je me demandais comment je réagis en te voyant enfin, je m'inquiétais de te trouver beau ou laid... Et tu t'échappes ! Je n'ai qu'à peine découvert ta voix. Tu t'es tu, comme pour laisser la place à cette ambiance étrange.

A un feu rouge, j'ai l'impression que tu me regardes. Tu me parles enfin : « J'ai trop peur que tu me voies, que je ne te plaise pas, que cette rencontre soit gâchée. J'ai tellement envie de vivre ces trois jours avec toi comme une rencontre inoubliable. Je t'espère depuis si longtemps. Je te rêvais. Tu es encore plus belle que je t'imaginais. Alors je vais

te faire vivre mon pays, celui des « mille et une nuits », je vais t'offrir trois jours de rêve. Tu m'accordes ça ? Tu me laisses t'emmener où je veux ? Il suffit que tu me précèdes. Lorsque tu ne pourrais pas éviter de me voir, je te remettrai les lunettes. Tu ne seras pas déçue, laisse-toi faire ! »

Ai-je vraiment le choix ? Tu m'as offert ce voyage et tellement d'espoir depuis quatre mois que spontanément, je te laisse me guider, à ta guise. Je deviens toute légère dans mon siège, libérée du poids d'une inquiétude que je n'ai plus à porter. La question récurrente « Va-t-il me plaire ? » ne se pose plus. Tu es là. Je suis bien. Enfin avec toi...

Tu poses la voiture, je sors et tu retires les lunettes. Je découvre le marché ! Quelle folie ! Des odeurs, quantité d'odeurs, du parfum, de l'encens, des plantes, des épices et aussi du cuir de chèvre, de la fiente de poulet, des relents de nourriture avariée. Les couleurs mêlent les étals de viande aux fruits, aux légumes, aux tapis, aux tissus, aux soieries. Il y a des bijoux, des meubles, des animaux et quantité de gens qui m'invectivent, qui veulent que j'entre dans leur boutique, que j'admire leurs produits. J'avance, comme dans un rêve, aspirée par ces marchands qui tentent de capter mon attention. « Regarde, souris, mais ne répond pas, sinon tu ne t'en débarrassera plus ! » murmures-tu dans mon cou. « Traverse, tout droit, ensuite nous reviendrons par les petites rues, celles que les touristes n'empruntent pas ». Et c'est ce que nous faisons. Je visite, marionnette d'un guide fantôme, les fils tirés par une voix mystérieuse. Tu me présentes les maisons, tu m'expliques les endroits, quelles professions on y exerce, qui y habite, comment on y vit, ce qu'on fait la journée, le soir, la nuit. Pourquoi ces voiles sur les visages des femmes. Tiens, l'appel à la prière, depuis le minaret... Non, nous ne pouvons pas nous asseoir dans un café, ici, ils sont réservés aux hommes, mais tu as prévu que j'aurais faim, nous allons chez toi...

Et j'ai de nouveau droit au masque, que tu retires juste avant d'ouvrir ta porte de fer ouvragée. Une maison traditionnelle, avec son patio, des arbres à l'intérieur, des pièces blanches fermées par des tapis, une grande terrasse avec vue sur les toits alentours. Tu me montres la salle de bain : « Rafrâchis-toi, je vais chauffer l'eau pour le thé, lorsque tu seras changée, noue sur tes yeux le foulard que j'ai posé sur le lit »

Tu me donnes à boire en posant la tasse dans ma main. Tu me tends les pâtisseries orientales, aux goûts tellement étranges et variés, qui fondent, qui croquent, qui m'envahissent de douceur. Tout ici n'est que douceur. L'endroit me semble un havre de paix après tous ces lieux bruyants que tu m'as fait découvrir. J'apprécie le silence. Le thé. Les loukoums que tu glisses entre mes lèvres, tes doigts qui effleurent ma bouche... Je saisis ta main au passage, je goûte à tes phalanges. Elles sont poivrées, la peau est rêche, les ongles un peu long, soignés. Tu me laisses te mordre. Un frisson me secoue, furtif mais révélateur. Ta main caresse ma joue. « Tu n'as plus faim ? Plus soif ? Alors viens... »

Tu prends ma main, tu écarter le tapis, tu me laisses passer, j'entre et tu retires le foulard. Mais mes yeux ne perçoivent qu'une nuit plus vaste. Je ne distingue rien. Il n'y a pas d'ouverture ou alors, elle est obstruée. Je sens que tu es tout près de moi. Tu me fais pivoter par les épaules. Nous nous faisons face. De ton corps émane une force que je perçois entre menace et promesse. Tu ne me touches pas, tu saisis mes vêtements, tu écarter le col de mon chemisier, tu dégrafes les boutons, tu ouvres les poignets, tu fais glisser la soie par-dessus mes épaules. Je suis en soutien-gorge et je frissonne de cette

mise à nu que tu ne peux pas voir non plus. Pour ouvrir la fermeture éclair de ma jupe, tu dois m'enlacer brièvement. J'en ai le souffle coupé de te sentir m'étreindre, même si déjà, tu as reculé pour laisser glisser l'étoffe de coton qui tombe instantanément. Tu respirez tout près de moi. Ce ne sont pas tes doigts qui me cherchent, mais ta bouche qui coule sur ma poitrine, qui parcourt mon ventre, descend jusqu'à mon nombril, plus bas... Elle n'y suffit pas : tu remontes et tes mains cherchent les agrafes, ouvrent le soutien-gorge, libèrent les bas, tirent sur la ceinture des jarretelles, descendent le slip de dentelles, saisissent mon pied, retirent la chaussure, changent de jambe. Je suis totalement nue. Tu me laisses le temps de percevoir ma vulnérabilité. Puis tu me soulèves, tu me portes dans la nuit sur un lit bas. Je sursaute, brûlante, lorsque je rencontre la fraîcheur du lin, sa texture si particulière, douce et rugueuse à la fois. J'entends ces bruits depuis longtemps oubliés. Le concert d'un homme qui se déshabille... Je te devine langoureux. Pas de précipitation, jamais. Nous ne sommes pas pressés : nous avons figé les minutes, les secondes. Les heures n'existent pas. Dans cette pièce sans repères, l'espace s'est dissout.

Ton souffle s'approche, ta chaleur déjà me frôle, du bout des doigts, tu me découvres, avec une légèreté infinie. Tu n'es pas un homme, juste un courant d'air qui passe sur mes seins, qui effleure mes reins. Je sens la paume de tes mains qui se pose, sans bouger, qui m'apprivoise. J'ose saisir l'arrondi de tes épaules, prendre la mesure de ta carrure, me tendre pour que nos peaux se rencontrent, s'électrisent. Je suis prête à exploser, tendue comme un arc. Mais c'est ta flèche et tu ne veux pas tirer. Tu te couches à côté de moi, tu me caresses. Tu évites soigneusement toutes ces zones que l'on dit érogènes et je découvre que mon corps tout entier s'émeut de tes voyages si légers. A ta bouche succède l'extrémité de tes doigts, qui se retire parce que tu murmures sur ma peau des mots que je ne comprends pas mais qui parlent d'amour, certainement, pour me chauffer comme ça...

Par moment, je sens que je ne suis plus là. Est-ce que je m'endors, est-ce que je me dissous moi aussi dans l'espace ? Puis tes caresses me rappellent et je reviens, plus sensible que jamais, vibrer sous tes gestes tendres et lents, amples et discrets à la fois. J'ai voulu te toucher aussi, mais tu m'as retenue : « Moi d'abord, laisse-moi donner, après, je recevrai ! » et je me suis abandonnée. Mille et unes nuits... Je suis prête à les vivre, à les savourer, à les désirer !

De temps à autre, je t'entends me rappeler à la réalité, me réveiller, me révéler... Je reviens et tu recommences ta danse pour me renvoyer à mes perceptions, me rendre de plus en plus sensible, toujours plus attentive, inquiète presque... Je vais et je viens entre deux mondes, en apesanteur. A chair vive, à fleur de sens, tout au bord d'un précipice... Le vide m'aspire, je glisse, je vais tomber, au moindre contact, je partirai...

Tu le sais, évidemment ! Tu t'écartes. Tu te relèves. Tu cherches à côté du lit, tu tapotes le sol, tu saisis quelque chose, j'entends le bruit d'un couvercle, tu poses un bocal contre ma taille, et tu recommences à tâter, tu reviens avec un autre récipient en verre qui résonne quand il heurte le premier. Aux ombres qui se déplacent, je devine. Tu lèves les deux objets, tu les humes, tu en mets un de chaque côté de mon corps, tu prends celui de droite, tu le places au-dessus de ma poitrine et tu attends, immobile. Un moment, je m'étonne, puis je sens couler un liquide épais entre mes seins, qui s'étale sur mon ventre, mes flancs et tandis que je me concentre sur cette sensation nouvelle, tu me

masses en m'enduisant... oui, c'est ça, de miel ! Je reconnais l'odeur, la consistance. Tu descends le sucre d'or jusqu'à la pointe de mes pieds, le long de mes bras, tu insistes sur mes seins, tu enfonces ton pouce dans mon nombril... Avant de saisir l'autre pot. J'attends que tu le renverses mais tu le vides dans une main, tu le reposes et tu te glisses entre mes jambes. A genoux, tu relèves mes cuisses collantes, tu te penches, tu souffles sur mon sexe, comme si tu cherchais la faille, que tu voulais me gonfler, et je m'affole de cette sensation étonnante, de ce chaud-froid, du miel qui tire sur ma peau et de l'air qui la lisse, je m'ouvre, sans même le vouloir, je m'offre... Tu glisses tes doigts et je hurle. Au passage, tu les as enduit de poudre, piment ou poussière de verre, je ne sais. Alors que tout mon corps est momifié par le miel, je crois ressentir le passage d'une armée de fourmis rouges dans mes entrailles. Je voudrais bloquer l'invasion mais tu me tiens, et tu souffles à nouveau, à pleins poumons, en chantant des paroles que je ne comprends pas, berceuse d'un amant fou à sa belle qu'il torture.

Alors, les genoux toujours vissés entre mes jambes, qui me maintiennent ouverte malgré le sel sur ma plaie, tu te couches sur moi, tu te colles au miel, tu te frottes, tu laisses le sucre te souder à moi, et d'un même élan tu enfonces ta verge dans ce ventre écorché et ta langue dans ma bouche, étouffant mon cri.

Comment décrire la douleur extrême ? Evoquer cette peur blanche ? Dire le coup de chalumeau de la mort qui flambe en moi ? Impossible, comme de rendre ce miracle de l'horreur totale qui bascule, qui me transcende, qui me tue et me fait renaître à la fois, encore et encore, aussi longtemps que ton sexe s'enfonce et ressort, que tes reins montent et m'écrasent, que nos ventres s'attirent et se déchirent, que la nuit m'aveugle d'un soleil rouge.

Je traverse la Méditerranée en sens inverse. Je vole bien plus haut que cet avion qui m'éloigne d'un homme que je n'ai jamais vu, mais que je connais comme aucun autre. Je suis impatiente déjà. Nous atterrissons à 16h. A 18h, j'allumerai l'ordinateur.